

I

Les cloches de la petite église décorée de tuf rouge venaient de carillonner midi. Quelques badauds, j'en étais, arpentaient la place de la Asunción, le nez en l'air.

L'homme avait surgi on ne sait d'où, sur cette esplanade bordée de murs blancs renvoyant une lumière aveuglante, ombre frêle longeant les façades ornées d'huisseries en bois sculpté. Il portait un gros sac en toile de jute bise, pendu à l'épaule.

En catimini, il avait pris place le long d'une maison, projetant son double noir sur la chaux blanche. Lentement, il avait extirpé de son étui un violon réduit à sa plus simple expression, juste un cordier flanqué d'un profil en forme de 3, et l'avait relié par un câble à un haut-parleur posé par terre derrière lui. Il

s'était saisi de l'archet, s'était débarrassé de ses chaussures, puis, agrippant de ses orteils les pavés polis, il avait placé la mentonnière dans le creux de son cou en levant haut la tête, et d'un geste ample et spectaculaire avait posé l'archet sur les cordes.

Un clochard s'installant pour jouer de la musique techno... avaient d'abord pensé ceux qui visitaient San Sebastian de La Gomera ce jour-là. Cela semblait bien banal dans un village de charme envahi de hippies, et ne méritait pas toujours que l'on y prêtât attention...

Mais quand les premières notes s'étaient envoyées dans la légèreté impalpable de l'air, elles s'étaient imposées avec une telle autorité que chacun s'était tu, se rendant disponible pour les savourer.

L'homme était vêtu d'un pantalon noir un peu bouffant, d'une chemise blanche rêche, trop grande pour lui, dont il avait retourné les manches. Il portait par-dessus un ample gilet de bure brune déstructuré lui conférant un certain chic. Il ondulait comme une liane au gré des sons qu'il produisait : plusieurs lignes mélodiques à la fois, s'étirant en une longue plainte qui emportait loin.

Les plus férus de musique avaient reconnu Bach * et, conscients de la complexité de l'œuvre, dé-

* Bach: Album Sonates et Partitas / Isabelle Faust.

gustaient avec d'autant plus de plaisir la virtuosité inattendue du musicien et la magie de l'instant. Ses pieds nus, posés bien écartés sur les pierres tièdes du trottoir, l'ancraient dans la terre, tandis que ses notes le reliaient au ciel. Comme un arc-en-ciel vibrant, emportant la musique là où elle devait aller, laissant les sons courir leur trajectoire, libérant leur puissance, faisant entrer en résonance les notes écrites il y a trois siècles avec le temps présent.

Impossible pour moi de quitter la place tant qu'il joua. Un coin du ciel s'ouvre à qui partage un tel instant musical. J'étais charmé, véritablement ensorcelé par ce que j'entendais et voyais : un homme usé, un pauvre bougre probablement passé par les extrêmes, animé d'une fougue artistique qui n'appartient qu'à la jeunesse, véritable médium entre Bach et nous, offrant un étrange contraste entre l'habitus du personnage un peu courbé subissant son destin, et la fierté du geste qui proclamait ce message d'espérance capable de soulever le couvercle du monde. Un violoniste cabossé par la vie, que la musique rend fringant, ardent, jubilatoire. Probablement, un grand artiste déchu, qui proposait aux flâneurs de passage ce cadeau sans prix contre les quelques euros juste nécessaires pour assurer son repas du soir ?

Quelle personne, quelle histoire se cachait der-

rière cette face burinée par le soleil, ces cheveux crépus et déjà blancs attachés en une queue de cheval dense, ces vêtements élimés et froissés? Je déroulais rapidement tous les scénarios possibles, aimanté par le mystère de cette présence sur la place d'une petite île perdue dans l'Atlantique. J'allais attendre la fin de ce concert improvisé pour me rapprocher de l'homme.

En panne d'un sujet pour mon prochain roman, j'errais d'une île à l'autre aux Canaries, en quête d'un événement inspirant et d'un endroit propice à l'écriture. Sans préjugé ni sur mon lieu de résidence ni sur le temps que j'y passerais. J'avais débarqué, sac au dos, le matin même, du gros bateau qui relie plusieurs fois par jour Tenerife à La Gomera, y déversant des centaines de touristes qui la parcourent en une seule journée.

Presque aucun vacancier ne demeurait là, sur cette petite île occidentale des Canaries, et j'avais peu de doutes sur la certitude de pouvoir y vivre tranquille, dans le vrai quotidien des autochtones, celui que l'on partage au petit matin avant l'arrivée des bateaux et dès la tombée de la nuit, quand la dernière ancre est levée.

Moins d'une minute après avoir entendu ces notes à proprement parler électrisantes, je n'avais plus qu'une certitude : c'est ici que je devais rester et si possible dans la compagnie de mon « clochard céleste ». Depuis longtemps, je rêvais de faire entrer la musique

dans mes romans.

Quand je saurais où il habite, je me chercherais un lieu où m'installer dans sa proximité.

Je retenais mon imagination qui déjà divaguait sur son passé, bridant la faculté de mon esprit à constamment prêter à des inconnus de passage des aventures extravagantes. Je me sentais fébrile et impatient, tout excité d'avoir enfin rencontré mon héros. Je savais que mon espagnol imparfait ne me permettrait pas d'aller bien loin dans l'intimité d'un dialogue, mais j'envisageais de m'offrir les services d'un traducteur s'il le fallait. Je rêvais déjà de me glisser dans cette histoire, que je presentais désormais indissociable de la mienne.

Dans la ronde d'admirateurs qui s'était progressivement constituée autour de lui, je m'étais débrouillé dès la gigue qui termine la troisième partita, pour me placer le dernier de ceux à qui il tendrait son béret pour recueillir les oboles.

J'observais son visage impassible sous les bravos, consentant du bout des lèvres à un «gracias» de temps en temps, évitant toute amorce de conversation, faisant semblant de ne pas comprendre quand on lui réclamait un selfie. Un homme pudique pour le moins, un solitaire bourru, qui n'allait probablement pas se livrer facilement à un inconnu. Seule la musique pou-

vait lui parler et je décidai de tenter le dialogue sur ce terrain-là.

Que momento sublime! es un Bach derramando, que te has atrevido alli, con cámara lenta inesperada... Bravo!

Vous êtes français?

Je souris,

Mon espagnol est si mauvais?

Non, mais je reconnais la manière dont les Français parlent l'espagnol! Pas tant la prononciation des mots que le phrasé avec des accents mal placés! je suis sensible au phrasé...

Oui... j'ai entendu ça... avec Bach!

L'homme, visiblement peu enclin au bavardage, avait balbutié son commentaire à voix basse, agité d'ondulations de la tête et du cou, comme si le col de sa chemise le gênait. S'apprêtant déjà à me quitter pour aller ranger son matériel.

Vous vivez ici toute l'année? lançai-je à tout hasard.

Il ébaucha juste un mouvement des épaules, qui voulait dire qu'il ne savait pas trop lui-même où il habitait.

Je suis tenté de m'installer ici quelque temps. Je suis écrivain, et je vais probablement rédiger mon prochain livre sur votre île. J'y perçois de bonnes

ondes...

Je persistai malgré son silence.

Connaîtriez-vous un endroit que je pourrais louer pour quelques mois ? Pourriez-vous me recommander quelqu'un ? C'est à vous que je le demande, voyez-vous, parce que, en arrivant ici par le bateau, je n'avais pas conscience que j'allais m'y installer... C'est cette sorte d'osmose entre ce lieu et votre musique qui m'a imposé cette décision. Tout à coup, je sais que c'est là que je dois arrêter ma course : je suis arrivé !

J'entends bien, rétorqua le violoniste, j'ai ressenti ce même appel en débarquant ici il y a cinq ans.

Il avait esquissé un sourire sans aménité, comme désabusé. En le regardant de près, avec ce sourire, je vis qu'il était encore jeune. Certes, pas très soigné de sa personne, mais beau. Très beau.

Eh bien ! Et vous y vivez toujours ?

J'avais peine à dissimuler que j'exultais.

Et vous servez Bach aux touristes depuis tout ce temps !

Bach, ou d'autres, je ne sais faire que ça, la musique.

Et vous le faites drôlement bien ! Cette troisième partita, lorsque vous la jouez, vous nous faites sentir à merveille l'intimité prodigieuse entre Bach et son violon, rendant possible cette légèreté mélodique

malgré les complications des successions harmoniques. Il faut jouir d'une grande virtuosité et d'une joie délicate de l'âme, pour réinventer et propulser dans la modernité, avec justesse et simplicité, le côté dansant et enjoué de la partition, sans négliger le brio de ces entrelacs harmoniques...

Ses sourcils s'étaient haussés et il m'avait regardé en fermant à moitié l'une de ses paupières :

À qui donc ai-je l'honneur, capable de telles louanges ?

Pardonnez-moi, je ne me suis pas présenté : je m'appelle Emmanuel Evlou. Je vous l'ai dit, je suis écrivain, mais j'ai été journaliste et plus précisément critique musical après dix ans au Conservatoire en violon. J'ai aussi fait de la programmation sur une grande chaîne radiophonique. Musicien raté, mais auditeur exigeant, trop perfectionniste pour m'autoriser à jouer... J'aimais la musique, mais je n'avais pas le talent suffisant pour devenir un exécutant digne de ce nom.

Ah ! avait-il seulement répondu, ce langage... je me disais bien !

Nous avons marché côte à côte en silence. J'ignorais s'il avait prêté attention à ma demande de gîte pour le soir, mais je le suivais, soucieux de ne pas rompre le fil ténu de la relation débutante. Ne l'avais-je pas rebuté en lui révélant qui j'étais...

Bon, bah, moi, je suis arrivé, avait murmuré le violoniste.

Il s'était arrêté devant une porte cloutée en bois verni.

J'habite ici. Je ne possède pas de chambre pour vous loger, pardonnez-moi.

Une petite fille attendait un peu plus loin, un étui de violon au bout de son bras.

C'est une de vos élèves, Maestro ?

Il n'avait pas pris la peine de me répondre, avait fait un signe de la tête à la fillette et tous deux étaient entrés dans la maison, sans un mot.

À bientôt, avais-je osé.

Fin du premier jour.

Je restai un moment sans réaction devant sa porte fermée. Mon enthousiasme était subitement retombé, je regrettais de m'être laissé aller au choix impulsif de m'établir ici. Peu importe, j'allais au moins y passer la journée, voir si je trouvais un endroit, même provisoire, pour poser mon bagage, discuter un peu avec les autochtones... et décider plus tard sur la durée.

J'avançai au hasard sur une petite rue donnant sur la place de la Constitution. Et j'aperçus un panneau «to rent». Une maison haute et étroite, dont les murs jaune-safran et les huisseries peintes en rose bonbon

ne pouvaient augurer que des meilleurs auspices. Pas de sonnette, je poussai la porte et entrai dans un long couloir menant à un patio intérieur envahi de ficus et de jacarandas. Un grand balcon au balustre en bois sculpté courait sur les trois façades.

Je toussotai pour manifester ma présence. Un chat roux et blanc avait interrompu sa sieste au soleil pour venir écraser son menton sur le revers de mon pantalon, marquant déjà son territoire, m'acceptant en quelque sorte dans les lieux. J'avais posé mon sac par terre et attendais patiemment, parlant au matou en espagnol, espérant un contact humain.

Hola! cria une jeune femme habillée d'une robe à fleurs léchant ses chevilles. Que puedo hacer por usted?

Hola, estoy buscando una casa rural. Por favor.

Pour combien de jours? lança-t-elle du balcon.

Elle dévala l'escalier en sautillant. Elle avait prononcé ces mots avec ce bel accent canarien, ce subtil mélange qui chante à la fois la Castille et les Caraïbes et qui raconte l'histoire des Guanches, les anciens maîtres des lieux.

Ah, je vois que vous parlez français!

Je m'efforçais de m'exprimer lentement :

Oui, je cherche un endroit pour quelques jours et possiblement plus. Je suis écrivain et je pres-

sens que La Gomera peut devenir le cadre de mon prochain roman. Je m'appelle Emmanuel Evlou, ajoutai-je en lui tendant la main, comme pour concrétiser ma requête.

Elle s'en était saisie, et la garda, le temps de me répondre :

Oui, je peux... Te gusta? avait-elle demandé en balayant la maison d'un ample geste du bras.

Si! me encata!

C'est vrai, j'adorais déjà ce jardin, la cage à oiseaux ouverte, les pinsons bleus et les roitelets qui volaient un peu partout, le chat roux qui avait été rejoint par un autre greffier tout noir, le calme qui régnait, la sérénité apparente de la maîtresse des lieux.

Elle m'avait montré une chambre en rez-de-chaussée. Une large porte-fenêtre, bordée d'un jasmin, s'ouvrait sur la courette : un grand lit recouvert d'un tissage artisanal brun et mandarine, un petit bureau, un fauteuil en rotin. Je disposais d'une douche.

Me encata! répétais-je.

Bueno esta bien! dit-elle en tendant sa paume. Je la claquai avec solennité.

Marché conclu! Combien cela me coûtera-t-il? Je compte rester ici quelques semaines, peut-être davantage.

Vingt euros !

Elle avait ouvert ses mains par deux fois pour que je comprenne bien la hauteur de mon engagement.

Par jour ou par mois? demandai-je malicieusement.

Par jour, s'exclama-t-elle en souriant, mais, pour vingt euros, j'offre un très bon desayuno. Avec des marmeledas maison...

Ah! un détail... Disposez-vous de l'internet?

Si! claro, claro, répondit-elle en montrant la box dans un petit salon voisin. Et ici, c'est l'endroit où vous pouvez aussi vous asseoir pour lire ou regarder la télévision. Hum, ajouta-t-elle après un temps de réflexion, pour l'internet, c'est mieux de vous... pardon, comment dit-on... enjufar directement avec la box. Il y a un câble de branchement, para superar le mauvais réseau.

Un petit salon désuet avec des fauteuils crapaud, un canapé éculé envahi de coussins de couleurs, des abat-jour plissés, un peu partout des maquettes de bateaux en bois. Une ambiance d'autrefois. Un désordre maîtrisé.

La perspective de m'installer dans cet éden d'harmonie me consolait de mes déboires avec le violoniste. La Gomera et cette maison étaient bien le refuge que je cherchais pour écrire.

Toute la nuit, j'avais rêvé la vie de mon héros. Je sentais bien qu'il était un « grand » à la manière dont il avait fait sonner la campanella du prélude, ce timbre et cette résonance parfaite, en jouant ce mi sur deux cordes différentes ! Sûr que c'était un grand ! Mais, comment peut-on vivre en marge du petit monde des artistes reconnus et adulés, quand on possède cet or dans l'archet ? Quelle cassure irréparable l'avait sorti du chemin ?

Les hypothèses les plus folles me venaient à l'esprit. Cela ne pouvait pas relever d'un simple accident de la vie, quelque chose de banal pouvant arriver aux gens normaux, c'était forcément une tempête dont le plus intrépide des marins ne se sort pas. J'avais hâte de pouvoir approcher cette fabuleuse destinée.